

LA TÊTE DANS LES ÉTOILES



Numéro 2
Octobre 2009

Une tête qui cherche ses plumes !!!

Hier soir, devant la somme de travail posée sur mon bureau, (que des trucs passionnants : mutuelle à remplir, factures de garage, courrier du maire, déclaration de TVA...) et ne souhaitant pas manquer cruellement à mes proches en me jetant sur la première tronçonneuse venue, j'allumais la télé au hasard, chose que je ne fais JAMAIS ! (oui je sais, une nouvelle forme d'intégrisme). Et là miracle, une série de science-fiction (politique-fiction). Du grand John Brunner, du Norman Spinrad ! Et on dit que seuls les étatsuniens ont de super-scénaristes ! Et tous ces figurants qui acceptent de jouer leurs propres rôles. C'est là qu'un doute subit m'a étreint. Mais il m'a fallu cinq bonnes minutes. Il s'agissait du journal télévisé d'une grande chaîne de télévision française. J'ai vite éteint tremblant d'une crainte rétrospective.

Je vous le dis sans ambages : faites gaffe quand même. C'est incroyable le nombre d'aberrations que l'on peut voir et entendre dans ce spectacle. Je vous le fais en vrac : c'est normal que ce soit nous qui payons pour la crise, conséquence du comportement irresponsable d'une poignée de spéculateurs ; un ministre qui se fait attraper en train de dire du mal des auvergnats (si j'ai tout compris) ; un président qui d'un revers de la main balaie 3 mois de travail... pardon, de « travail » des plus de 500 députés ; le décès de Patrick Swayze – je n'ai rien contre icelui mais mon « petit tunisien » en bas de chez moi, capable de me vendre mon paquet de nouilles à 23H après une journée harassante de travail (qui a ri ?) est un bienfaiteur de l'humanité alors !?

Bref, un galactic show. Heureusement, HEU-

REU-SE-MENT, j'ai raté l'international et j'ai coupé avant le sport. Je ne m'en sors pas mal.

Sans rire... Qui aurait osé écrire des choses comme celles-ci sur un pays, joyau de la démocratie, de la civilisation, et de la culture. Si, si...

Ô compagnons d'infortune, amis des littératures de l'imaginaire, je vous le dis tout net : fuyez la boîte à images de Pandore ouverte au hasard de nos ennuis. Ouvrez vos livres ! (Achetez-les à Phénomène J !). Mais je m'égare...

Quelle est la raison du titre énigmatique de ce sommaire : nous recherchons de talentueux rédacteurs afin d'élargir le choix des textes proposés. N'hésitez pas à nous envoyer vos œuvres qui seront sélectionnés avec la rigueur que vous nous connaissez. Concernant la thématique et les styles employés, tout est ouvert. Les textes seront relus et éventuellement corrigés et/ou calibrés par le comité de rédaction. Les textes qui ne seraient pas pris seront renvoyés à leurs auteurs avec un (petit) mot d'explication.

N'oubliez pas que vous pouvez écrire ou poser des questions aux chroniqueurs qui se feront une joie de vous répondre. Une seule adresse : contact@phenomenej.fr qui transmettra.

Jean-Hugues Villacampa.

La Tête dans les étoiles

Phénomène J 3, Montault 49100 Angers

Rédaction :

Jean-Hugues Villacampa, Patrice Verry,
Artikel Unbekannt, Justin Hurle - Illustrations
/ Logos : Yves Besnier

Du bon usage de la quincaillerie galactique

Mesdames, Messieurs, bonsoir. Je constate qu'il y a encore un peu d'agitation dans la salle. Vous ne vous êtes pas remis de ma brillante démonstration sur Blue Velvet du numéro précédent ? Comment ? Pas tous à la fois ! Vous n'êtes pas venu suivre des cours de cuisine ? Ah ! Je vois ! C'est le mot quincaillerie qui vous inquiète. J'aurais du m'en douter. Pourtant, en amateurs de films de science-fiction, vous n'avez pu manquer de constater l'utilisation assez systématique de matériel hétéroclite et clinquant : pistoler, soucoupes volantes, scaphandres argentés, ceinture anti-gravité, matériel informatique de pointe, communicateurs émettant des bips inutiles etc. C'est ce que je nomme : la quincaillerie galactique.

Et j'irai encore plus loin en rajoutant à cette quincaillerie matérielle une quincaillerie biologique : extra-terrestres hideux, monstres aux yeux pédonculés, petites nanas bien roulées dont la plastique est inversement proportionnelle à l'intérêt de leur rôle, super-héros idiots...

Des générations de réalisateurs ont utilisé ce matériel (et l'on peut prévoir que ce n'est pas fini). Certes, la quincaillerie galactique a un côté visuel attractif (et le visuel a son importance dans un film) mais son excès peut expliquer la vision simpliste de la SF qu'ont les non-initiés, vision issue de certains films qu'ils n'hésitent pas à étendre à la littérature (voir l'article de Jean-Hugues à ce sujet -n° précédent).

Mais alors, me direz-vous, un bon film de SF doit-il se passer de quincaillerie ? Hé bien non ! Même la meilleure cuisine utilise de la quincaillerie (vous voyez on y vient quand même) : il faut des ustensiles pour préparer et d'autres pour servir. De plus, un met paraît d'autant plus délicieux qu'il est présenté dans un décor attractif.

Nous y voilà ! La quincaillerie galactique doit

rester un décor, rien qu'un décor. Elle doit mettre l'action en valeur et non la remplacer. Le sujet est vaste et je me contenterai d'évoquer quelques exemples de films pour lesquels cette quincaillerie est un élément important du décor.

Le space-opera se prête particulièrement à l'utilisation de tout ce matériel. Un space-op sans pistoler ou vaisseau gigantesque ce serait comme un James Bond sans gadget. Il manquerait quelque chose au spectateur. Oui ! Le scénario doit être à la hauteur mais le visuel aussi. On pense bien sûr à Star Wars mais les séries télé Babylon 5 et Battle Star Galactica ne sont pas exemptes de ces décors grandioses. A chacun des réalisateur de créer sa propre marque de fabrique : les lasers découpent ou tirent à petits coups de lumière, les missiles fusent ou fument à l'ancienne, les vaisseaux spatiaux brillent ou ressemblent à des épaves volantes et le design des costumes permet de reconnaître au premier coup d'œil s'il s'agit de la mode Star Wars, Babylon, ou Battlestar.

Si le scénario est bon, le spectateur sera prêt à croire au décor, à y entrer et la suspension d'incrédulité fera son œuvre. Inversement, un scénario banal ou sans ambition créera du recul entre le film et le spectateur qui sera plus enclin à y voir les défauts. Ce n'est pas un hasard si dans Indépendance day on en est tous à se demander comment un McIntosh peut se connecter à un ordinateur extraterrestre !

Un autre terrain de prédilection de cette quincaillerie est le film de super-héro. L'outrance qui est souvent de mise ici n'est pas forcément gênante dans la mesure où il est clair que ces aventures sont issues des comics et qu'il s'agit à l'écran d'en faire ressortir les aspects particuliers. On notera cependant que l'évolution des codes sociaux se sont traduits par des films aux héros plus complexes et plus sombres, moins manichéens, même si l'on conserve (c'est incontournable) les costumes typiques que sont les collants chromos. Il y a d'ailleurs certaines actrices à qui ça va plutôt bien... non ? Côté matériel il y a de quoi faire son marché. Existe-t-il une liste exhaustive des pouvoirs et armes utilisés par tous ces personnages bons et méchants confondus ?

Par contre, la sanction pour mauvais scénario est encore pire que pour le space-opera : il en faut si peu pour transformer un super-hero en idiot congénital en caleçons !



Je ne peux terminer cet article sans parler d'H2G2 (Hitch-Hiker Galactic Guide), version cinématographique de l'œuvre de Douglas Adams (en français : Le guide du routard galactique). Dans ce film inclassable la quincaillerie EST un personnage. Le scénario délirant est bâti autour d'un décor de dingue issu d'une imagination débordante : que ce soit l'ordinateur qui répond 42 à une question qui doit être trouvée, le générateur d'improbabilité, les baffes à idée, les dauphins qui quittent la Terre en remerciant pour le poisson et j'en passe... On est dans le délire et la traduction visuelle de ce délire est un vrai régal.

Je vous souhaite bon appétit.



La tête dans les Etoiles sort de façon bimestrielle alternative à « La tête en Noir », ce qui permet à nos lecteurs d'avoir tous les mois leur ration de chroniques des littératures dites populaires.

Vous trouverez le fanzine dans notre boutique : Phénomène J : 3 rue Montault Angers 49100 sous forme papier ou sur le site de la boutique : www.phenomenej.fr à télécharger. Le tout gratuitement bien sûr.

« Grand-mère, comme vous avez de grandes dents » : Gudule « Le club des petites filles mortes »

Drôle de nom et drôle de titre... Un peu comme si l'ange du bizarre, dans toute sa perverse mansuétude, nous adressait une mise en garde en forme de clin d'œil... « Voyez donc, le titre même du recueil est presque la transgression d'un tabou...vous êtes vaguement mal à l'aise... mais n'avez-vous pas envie d'en savoir plus...de succomber à la tentation ? De retrouver l'ambiance des fêtes foraines de votre enfance, ces odeurs de barbe à papa, et ces jolis manèges où tournent des chevaux de bois couleur pastel ? N'aimeriez-vous pas consacrer quelques heures à ces petites filles un peu trop pâles et figées qui vous dévorent déjà les yeux, pardon, DES yeux ? »

Etrange phénomène de première impression-souvent la bonne-, surtout dans le cas d'un livre que l'on n'a pas (encore) lu...Il est vrai que celui-ci est bien particulier.

« Le club de petites filles mortes », recueil/cercueil décomposé de huit romans écrits entre 1995 et 1998, est l'œuvre d'une personne mieux connue grâce à ses innombrables livres...pour enfants !

Mieux qu'un pseudonyme, Gudule est en effet l'anagramme de Duguël, Anne de son prénom, auteur belge jadis parrainé par l'ineffable Jean Rollin dans le cadre de la collection « frayeur » aux éditions Fleuve Noir. Et cette charmante dame aujourd'hui grand-mère de perpétuer la tradition horrifico-fantastique de ses glorieux concitoyens J.Ray, T.Owen, M.de Guelderode et G.Prévoit en perpétrant une série de crimes littéraires aussi odieux qu'impunis !

« Dancing lolita », par exemple, premier roman de cette série de huit, est une plongée extrêmement malsaine dans un univers futuriste où les jeunes filles ont souvent 70 ans, et où la cure de jouvence qu'elles ont subi a des conséquences sexuelles plutôt ambiguës...Dans ce contexte, la petite Mina, victime d'un beau-père abusif, tombera de Charybde en Scylla, de réseau de prostitution en tueuse à gages, de faux amis en vrais ennemis, de petite en grande mort...

Très différent du précédent texte, « Entre chien et louve » n'a pas pour protagoniste principal une petite fille, mais une Africaine déracinée et un chien vraiment pas comme les autres... Là encore cependant, le sexe et la mort sont intimement mêlés, et les thèmes de l'isolement et de la réincarnation s'interpénètrent en un ensemble original et troublant.



Avec « Gargouille », retour au monde de l'enfance et à sa substancielle cruauté avec un jeu de massacre où le fantastique pur le dispute à l'horreur la plus crue ; quelque part entre le « giallo » et le « slasher », pour les cinéphiles, voilà un récit de vengeance aussi inventif que bien construit ... à souffre-douleur, souffre-douleur et demi !

« La petite fille aux araignées », moins baroque, est tout aussi implacable. Pauvre petite Miquette qui ne peut accepter la mort de sa mère, littéralement vidée de sa substance par un affreux sortilège, et qui, du fond de l'hôpital où on l'a enfermée, pense pouvoir la ressusciter grâce à une purée d'araignées magique...

Place maintenant à un morceau de choix : « Mon âme est une porcherie » - quel grand titre ! - Cette histoire démente d'une petite fille amoureuse d'un cochon (non, ce n'est pas aussi glauque que vous croyez... quoique) traite avant tout d'une superstition... qui dégénère rapidement en psychose. Petite précision : le mot « dégénère »

trouve ici son illustration la plus putride. A bon entendeur...

Le roman suivant, « Petite chanson dans la pénombre », commence on ne peut plus tragiquement : quoi de plus atroce qu'un viol suivi d'un meurtre ? Ce qui pourrait être une fin n'est cependant qu'un début : le spectre de la petite martyre trouvera dans la gentille Zoé le parfait véhicule pour sa vengeance. La fusion des deux personnalités n'aura hélas qu'un temps : les vampires psychiques distinguent aisément dominants et dominés...

La lecture de « La baby sitter » est à déconseiller à tous les jeunes parents. Il s'agit là d'un vrai conte de terreur où la fiction contamine peu à peu la réalité, et les enfants n'y sont pas moins exposés parce qu'ils sont des enfants, bien au contraire...

Enfin, « Repas éternel » boucle la boucle, avec une touche « anticipation » tendance cauchemar. Cette société post-apocalyptique ultra policée, avec ses castes et son gourou/dictateur, ressemble à celle du film « Soleil vert »... en pire. Ah, manger ou être mangé, éternel débat...

Qu'on se le dise, le « Sex and horror » n'est pas un genre exclusivement masculin, et cet éprouvant recueil en est la preuve par huit !

A vous maintenant de le vérifier, et de plonger au plus profond de l'intimité féminine-voyons, monsieur, un peu de tenue ! - pour un « voyage au bout de l'enfance » impitoyable et vertigineux...

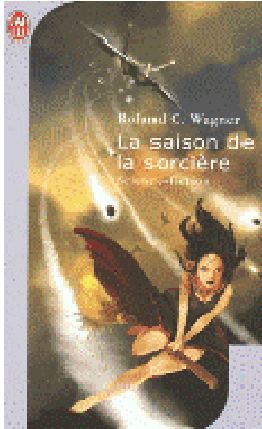
Artikel Unbekannt

Uchronie quand tu nous tiens...

La saison de la sorcière. Roland C. Wagner J'ai Lu SF

Les USA ont envahi la France quand un ptérodactyle de taille titanesque arrache la Tour Eiffel à ses soubassements, inutile de dire que cela exaspère les français. Face à une vague de terrorisme de la même nature, les étazuniens prudents décident de monter un groupe de

magiciens (gentils) et autres êtres doués de pouvoirs surnaturels afin de contrer la magie des sorciers (méchants). Fric sort de prison et ayant retrouvé ses anciens potes zonards se trouvent embringué dans une histoire glauque de bastonnade d'un GI US sans défense. Il prend contact avec un groupement néo-baba cool-geek hyper informatisé qui ne semble pas étranger aux événements étranges qui secouent le monde entier.



Parallèlement un commando américain arrive non sans dégâts collatéraux à capturer une « sorcière » d'une puissance stupéfiante. Subjuguée par la drogue et un lavage de cerveau savamment orchestré, la jolie rousse va être utilisée comme une arme contre-terroriste...

Comme toujours avec Roland Wagner, le fond est juste, la trame scénaristique est là, la langue et le ton sonnent clairs. Les seuls regrets résident dans un anti-américanisme un peu primaire (2003) et des longueurs qui nous font regretter l'insuccès de la novella (quoique que nos amis de chez « Griffes d'Encre » s'en sortent plutôt pas mal dans ce format).

La lune n'est pas pour nous. Johan Heliot. Mnémos / Folio SF

On l'oublie souvent mais l'érudition reste une source inépuisable de l'imaginaire. Les scénaristes de jeux de rôles et les romanciers dotés d'une grande culture sont ceux qui nous ont entraînés

dans les plus belles créations de l'imaginaire (Verne, Tolkien, Moorcock, Simmons, ...)

Je le déplore, mais je n'avais jamais lu, jusqu'à aujourd'hui, d'ouvrages de Johan Heliot. C'est le 4^{ème} de couverture de « La Lune n'est pas pour nous » qui m'a décidé à me lancer dans l'aventure. Grand bien m'en a pris.

Dire que l'ouvrage navigue entre les frontières du steampunk, du space opera et de l'uchronie lui donne une apparence de tambouille mal définie imméritée. « La lune n'est pas pour nous » est le second tome d'une trilogie lunaire.

L'action se déroule dans une Terre alternative entre 1932 et 1937. Les allemands ont gagné la première guerre mondiale et Hitler prend le pouvoir. Les ligues fascistes gouvernent une France exsangue (Maurras, Taittinger, Doriot, Brasillach) et heureusement des extra-terrestres bienveillants ont transportés ce que l'Europe compte de libertaires sur une Lune en partie terraformée par leurs soins.

Premier chapitre, Léo Malet cambriole le bureau du général Pétain. L'enquête est confiée à un clone du commissaire Maigret...

Tout s'enchaîne merveilleusement dans ce roman d'une justesse incroyable. Les sélénites sont inquiets des progrès scientifiques nazis (sous l'impulsion de la SS de Thulé et du génial Von Braun) qui risquent de mettre à mal la colonie lunaire.



Mais les Ishkiss et leurs alliés humains ne manquent pas de ressources et nous allons

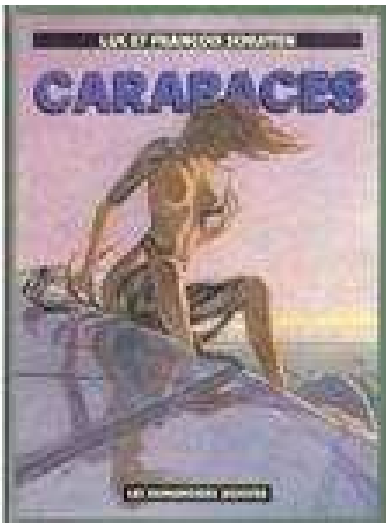
suivre leurs agents au travers d'aventures qui les conduiront des bas-fonds parisiens au Tibet en passant par l'incroyable Germania (le projet pharaonique d'Adolf jamais réalisé). Les références et hommages à la SF, au fantastique et au polar sont innombrables et ludiques. Culture, imagination, humour enrichissent ce roman à la diable que l'on ne lâche plus, ne boudez pas votre plaisir.

Jean-Hugues Villacampa

HOMO KRONIKA UNE RUBRIQUE DE HURLE

Pour donner suite au billet précédent (*La terre creuse*), voici *Carapaces*, de Luc et François Schuiten, Les Humanoïdes Associés, décembre 1989 (1980).

Une couverture qui cartonne n'est-ce pas ? Une irrésistible envie de l'ouvrir m'a saisi dès qu'elle s'est trouvée entre mes doigts boudinés de muscles – aah ! comme les sprints sur le clavier ont du bon ! Bon... je les ai glissés derrière pour parcourir le premier album de la trilogie des *Terres creuses*.



A première vue, ce dernier se compose de plusieurs histoires courtes sans queue ni tête ni même un fil d'Ariane entre les planches... Erreur de néophyte ! De puceau ! De vierge du graal schuitenien ! Pour comprendre, reprenons d'abord le titre. Carapace au pluriel. Une carapace est un revêtement dur et solide qui protège (normalement) un corps contre une agression extérieure. Mais aussi une aptitude particulière pour se mettre à l'abri du chagrin, du souci, de l'ennui. Bref, une carapace enrobe et protège là où la nudité découvre et expose.

Aussi, les frères Schuiten nous font part de leur travail, via cinq histoires, sur ce concept freudien de carapace/protection. Et quoi de plus poétique que de les relier d'un fil rouge mystérieux (en apparence), contraire (sur le fond).

Pour plonger au mieux dans un monde endurci, armé, blindé et, finalement, exposé à tous les dangers, suivons les Fanelles, ce fameux fil d'Ariane.

Le peuple des Fanelles fait écho à la feuille jaune d'un arbre qui plane au gré du souffle discret d'automne. Fanée. La Fanelle, toutefois, vole. Dans leurs dos, des ailes d'anges. Et à l'heure de la grande migration, ce peuple elfique sillonne autant de terres qu'il traverse de fréquences de matérialisation. Les seuls êtres de tout l'univers connu à être capable de copuler dans le but de se matérialiser d'une fréquence à une autre. Pollinisation. Nul besoin de camping-cars. Les voilà parties. Suivons-les.

1^{ère} terre, *Carapaces* (frq. mat. 207 à 210 Ω).

Ici, la carapace métallique protège. La mort ne surgit que si on la retire. Protection. Dès lors, comment caresser l'intime ? Comment aimer ? *No libertad*. Un graphisme étonnant.

2^{ème} terre, *Débandade* (frq. mat. 301 à 320 α).

Là, la carapace est un savoir-être, un bouclier qui vole en éclat dès qu'un autre le transperce. Ou qui se décompose qu'en un amour nous échappe. Des cadrages assez singuliers.

3^{ème} terre, *Crevasse* (frq. mat. 679 à 683 β).

Plus subtil... C'est la planète entière qui se carapace d'une croûte épaisse. Mais pour vivre, ne doit-elle pas trouver de l'énergie ? Laquelle doit être rapidement repérée, happée et consommée... Et quoi de plus énergétique

qu'un amour vrai ! Mais quoi de plus énergivore qu'une planète entière...

La 4^{ème}, *Echantillon* (frq. mat. 369 à 372 Ω).

Dans une chasse, la stratégie demeure essentielle. Certains insectes en ont développées des plus surprenantes. Ici, une blatte aussi grosse qu'un dirigeable s'emploie à dénuder sa proie comme font les hommes sur les langoustines... Or, la proie du dirigeable c'est... vous.

Enfin, la dernière histoire est celle d'un tailleur asocial qui taille la brume sclérosée par l'hiver pour façonner un amour parfait. Le complexe de Pygmalion en somme.

Et les fanelles, de copuler... de copuler...

Justin Hurlé.

God « blesse » America

« Preacher » : « Mort ou vif » ; « Jusqu'à la fin du monde » ; « Fiers américains ». Le principal problème posé par une chronique consacrée à une bande dessinée telle que « Preacher » est : par où commencer ? Car « Preacher » est riche. TRES riche. Publiée aux Etats-Unis par Vertigo puis en France par les éditions Panini sous forme d'opulents recueils, cette série aujourd'hui terminée fut créée et développée par deux iconoclastes nommés Garth Ennis (scénario) et Steve Dillon (dessin), grandement aidés par le peintre Glenn Fabry, auteur de toutes les magnifiques couvertures.

Ces noms vous rappellent quelque chose ? Rien d'étonnant à cela, car le trio s'était déjà illustré en travaillant longuement sur « Hellblazer », dont nous vous disions le plus grand bien dans notre numéro zéro. De dangereux récidivistes, donc. D'autant qu'en initiant « Preacher », ces deux « étrangers » (Dillon est anglais, et Ennis irlandais, ce qui a son importance... j'y reviendrai) avaient décidé de livrer leur propre vision de l'Amérique, via la religion... Et ils allaient tout, mais alors TOUT se permettre...

Dans le premier volume, nous faisons ainsi la connaissance de Jesse Custer, pasteur d'un genre assez particulier, surtout après avoir fusionné avec Genesis, entité fruit de l'accouplement... d'un ange et d'un démon ! Rejoint par sa petite amie Tulip, l'exact contraire de l'idée que l'on se fait

d'une « faible femme » et par Cassidy, vampire irlandais (tiens, tiens...) qui ne boit pas que du sang, Jesse va rapidement comprendre que Dieu n'est plus ce qu'il était et entreprendre une équipée forcément sauvage à travers les Etats-Unis pour lui demander des comptes !

Bien entendu, sa route (66 ?) sera longue est semée d'embûches, dont le shérif Hugo Root, un homme charmant qui voit des « nègres » sur Mars, son délicieux fils « Tête de fion », et surtout « le saint des tueurs », sorte d'« über-desperado » à la poursuite de Genesis. Après un détour par la ville, juste le temps de croiser (le fer avec) un tueur en série et le flic gay tendance SM hardcore qui le traque (pas réussi à savoir lequel était le plus effrayant des deux), retour au Texas avec, dès le début du second tome, des retrouvailles dont notre prêcheur se serait bien passé...

Qu'à cela ne tienne, il en profitera pour régler définitivement le problème d'une enfance terrifiante, vécue sous le joug de sa grand-mère Marie Langelle, fondamentaliste dégénérée (pléonasme ?) toujours accompagnée de ses deux âmes damnées TC et Cody. Hélas pour ces derniers, Jesse n'a plus rien à voir avec le petit garçon qu'ils ont jadis tyrannisé, et son juste courroux les empêchera de postuler pour les « remakes » de « Massacre à la tronçonneuse » et « La colline a des yeux »...

Loin d'être sortis d'affaire, nos amis rencontreront ensuite Jésus de Sade, personnage abject qui devrait écœurer même les plus endurcis d'entre vous, ainsi que M. Starr, représentant du « Graal », groupe occulte millénariste à la recherche d'un nouveau messie...

Le troisième volume nous dévoilera d'abord les forces de cette organisation (Frankie « l'eunuque » Toscani est un sacré morceau de tueur taré) avant de s'appesantir – c'est le cas de le dire – sur ses faiblesses, quand le chef de la secte en personne, immonde baleine boulimique connue sous le grade d'Archipère d'Aronique apprendra, comme M. Starr en d'autres temps (et autres mœurs) qu'il faut toujours surveiller ses arrières...

Enfin, grâce à un « entretien avec un vampire » bien plus cru et original que celui auquel vous pensez, nous découvrirons qu'avant de devenir

cette créature quasi-indestructible, Cassidy fut aussi un petit garçon irlandais exposé aux horreurs de la guerre civile...

Alors, « Preacher », western, polar, romance, horreur ou quête mystique ? Pourquoi choisir ? Et puis, les étiquettes, ça sert surtout à réduire, à rassurer, à enfermer, or Ennis et Dillon, c'est le contraire, eux n'aiment rien tant que le moment où le génie va sortir de la lampe !

Et si faute de Djinn nous n'avons que du Gin, le principe reste le même : d'abord décoller toutes les étiquettes des bouteilles, puis boire ce qu'il y a dedans- s'il y a un message, c'est ici qu'il se trouve, alors buvons ensemble, car ceci est mon sang, n'est-ce pas Cassidy ?- avant d'aligner les cadavres (des bouteilles, hein !) à trente mètres pour les exploser au shotgun !

Si tout se passe bien, cette bande dessinée devrait changer votre vie.

Alors lisez-là, pour l'humour de Dieu !

Artikel Unbekannt



**M@INE
COPY**

**Reprographie - Impression numerique
Affiches - Flyers - Menus - Carte de visite - Finition**

**54, rue Parcheminerie - 49100 Angers
Tél. 02 41 43 88 54 - Fax : 02 41 43 88 87
Email : maine.copy@orange.fr**